

DE L'AUTRE CÔTÉ

JEAN-LOUIS ERMINE



Il en est des amitiés comme des amours. Elles sont souvent spontanées et irréfléchies. Elles déclenchent l'enthousiasme. Elles plongent dans une certaine euphorie. Puis, avec le temps, elles changent de nature, elles s'affinent. La fougue laisse place à la quiétude, la passion laisse place à la raison. Mais les sentiments restent, toujours aussi forts, toujours aussi profonds. Les amitiés, qu'elles demeurent ou qu'elles s'achèvent, gardent toujours un caractère exceptionnel, unique, à la mesure d'une destinée.

C'est sans conteste le cas de celle qui me lia à Georges Delorme. Même si elle s'est achevée brusquement il y a déjà longtemps, j'en garde encore la trace au fond de moi. Maintenant, c'est comme si je la revivais constamment, dans ses moindres détails. Comme si, incomplète, elle me cachait encore un secret.

Il est vrai qu'aujourd'hui encore, il me semble n'avoir pas tout compris.



La première fois que je rencontrai Georges Delorme, ce fut dans une de ces soirées branchées où grouillait une foule insignifiante de pseudo-intellectuels. M'ennuyant à mourir, je me disposais à m'esquiver à la première occasion, quand je l'aperçus. Il se tenait debout près d'une fenêtre, le regard perdu, fixé sur l'extérieur. Je compris vite qu'il s'amusait autant que moi. Il tourna la tête et nous échangeâmes spontanément une expression de connivence. Je vis aussitôt quelque chose de très profond émanant de son regard. Cela me fit presque frissonner. Mal à l'aise, je lui fis un signe de tête complice. Il s'avança aussitôt vers moi, un sourire éclairant sa face.

— Georges Delorme, dit-il en me tendant la main.

— Jean Fermat, répondis-je avec la même alacrité.

La poignée de main était d'une vigueur peu commune.

— Je vois que vous portez le même intérêt que moi à cette basse-cour qui caquette.

— Il paraît que c'est l'élite intellectuelle parisienne qui est représentée ici. Mais que voulez-vous, c'est la règle du jeu. C'est d'ici que ressortent très souvent des pépites rares.

— C'est toujours du chaos qu'émergent des choses inattendues !

Ce fut sur ce premier dégoût commun que commença une longue amitié.

Georges Delorme était un personnage fascinant. D'une misanthropie farouche et d'un isolement extrême, il effrayait et étonnait à la fois. Sans profession, il disposait visiblement d'une rente, dont je n'ai jamais cherché à savoir la provenance, qui lui permettait de vivre très confortablement.

Le côté le plus surprenant de sa personnalité était son immense érudition. Son intelligence hors du commun avait accumulé et assimilé une somme prodigieuse de connaissances, des sciences exactes aux sciences humaines, en passant par les arts et des aspects plus spirituels autour des religions, des croyances, des doctrines ésotériques, etc. J'ai pu maintes fois tester la pertinence de ses connaissances sur les choses que je connaissais très bien, comme les sciences exactes, que je professais à l'université. J'ai découvert bon nombre de choses sur des sujets qui m'étaient totalement inconnus, manifestant constamment une curiosité, un esprit critique et une appétence à laquelle il répondait toujours avec plaisir et compétence.

C'est après mon travail à l'université que j'allais très régulièrement chez lui. Il m'accueillait toujours avec la même courtoisie. Nous dînions ensemble, le plus souvent au restaurant en face de chez lui, où ce célibataire endurci était un client régulier, presque quotidien et dont les propriétaires étaient comme des amis, en tout cas des complices. Après le repas, nous remontions chez lui. Chacun bourrait sa pipe, s'installait confortablement dans de profonds fauteuils en cuir et la discussion commençait. Nous étions intarissables. Son immense culture

était source inépuisable de sujets et mon esprit logique était une expérience à laquelle il se soumettait volontiers. Nous nous quittions toujours très tard, la tête bourdonnante et la langue pâteuse. Lors de nos innombrables rencontres ces dernières années, son comportement, bien que singulier, m'avait toujours paru mesuré.

C'est alors que je le vis changer.



Cela coïncida avec une recrudescence de ses préoccupations que j'appellerais « mystiques ».

Dans son appartement, il y avait une pièce spéciale qu'il appelait son « jardin d'Éden », sans doute à la fois en référence au côté « origine du bonheur » et au côté « paradis perdu ». Cette pièce était remplie d'ouvrages portant sur les religions, la spiritualité, les mythes et légendes du monde entier, l'alchimie, le spiritisme, etc. Il y avait nombre de livres anciens, véritables pièces de collection, sur des sujets extrêmement curieux. Il possédait même des livres dits « maudits » sur la sorcellerie, la magie. On s'attendait presque à trouver le mythique *Nécronomicon*, ce livre imaginaire maléfique qui a fait l'objet de tant de récits ou films d'épouvante ! Cette pièce était le théâtre d'un chaos indescriptible. À l'époque, l'information numérisée n'existait pas encore et le rangement se faisait selon les capacités du lecteur et, visiblement, Georges n'en avait aucune. Les livres et les ouvrages traînaient en tas, répartis en piles improbables ou alors répandus au sol au gré des lectures et des besoins. Il m'entraînait parfois dans cet antre. Au fur et à mesure de ses lectures, les derniers mois où je l'ai rencontré, j'ai vu que le chaos augmentait considérablement.

Ses préoccupations concernant ce domaine étaient un sujet que nous abordions souvent, même si c'était à mon corps défendant, car je ne me sentais pas du tout à l'aise avec cette matière. Selon lui, la réalité dans laquelle nous vivions n'était qu'un niveau de l'univers et il en existait d'autres qui nous étaient cachés. Toutes les tentatives des religions, des mythes, des disciplines ésotériques, visaient à nous faire prendre conscience, peut-être même afin d'y voyager, de ces dimensions supérieures, qui révélaient des vérités qui étaient cachées dans notre monde étriqué, découvrant ainsi des réponses à des questions fondamentales, métaphysiques, que se pose l'humanité depuis son origine, comme le sens de la vie, l'origine du bien et du mal, de la condition humaine, etc.

Ses constructions abstraites, à force de discussions, mêlant constamment logique et rhétorique, m'avaient un peu amené de son côté. Je comprenais bien son souci. Même adepte des sciences modernes, je savais bien que celles-ci n'étaient qu'un élément du puzzle pour comprendre les grandes questions que se pose l'être humain depuis toujours. J'étais par contre extrêmement circonspect sur les conclusions qu'il tirait de ses échafaudages intellectuels. Ses modèles des dimensions supérieures cachées étaient intéressants pour positionner les grandes questions abordées. Ils permettaient sans doute de préciser les questions, le vocabulaire, la compréhension de ces questions fondamentales qu'on a tant de mal à formuler correctement. Mais pour moi, ce n'était que des modèles, des représentations, des « aides à penser ». Un peu comme la physique théorique que j'enseignais à l'université, où l'univers était décrit à travers des équations, des structures mathématiques, pour rendre compte de phénomènes – d'ailleurs contre-intuitifs – impossibles à percevoir par les moyens classiques, qui se déroulaient autour de nous. Mais la physique théorique n'existait pas toute seule. Si elle avait été une des sciences les plus fécondes et les plus utiles de la modernité, c'est qu'elle avait toujours été adossée à des confirmations expérimentales qui l'empêchaient de dériver dans des sphères purement abstraites. C'est bien sûr ce que je reprochais à Georges et c'était l'objet de discussions sans

fin. Jusque-là, il m'avait été impossible de le convaincre de la relativité et de la partialité de ses convictions.

Pourtant, petit à petit, il changea, mais de manière inattendue et quelque peu inquiétante. Il s'était mis en tête de prouver expérimentalement, comme il disait, ses théories sur les dimensions supérieures cachées. Venant d'une autre personne, cela m'aurait fait sourire, voire même éclater de rire. Mais venant de cet ami intime, cela me préoccupa et la suite sembla me donner raison.



Il s'était mis dans l'idée qu'il était possible de contacter ces dimensions supérieures du monde auxquelles il croyait. « Passer de l'autre côté du miroir », disait-il. Son but était de passer une frontière invisible et de comprendre ce qu'il y avait derrière. Comprendre la face cachée de l'univers sensible et quelle était l'articulation avec ce dernier. En effet, pour lui, la clé pour répondre à des questions d'ordre métaphysique, philosophique, était dans ce monde caché.

Les très nombreuses expériences mystiques relatées par grand nombre de personnes, religieuses ou non, les doctrines ésotériques qui avaient foisonné tout au long des siècles, les mythes fondateurs de l'humanité dans tous les endroits de la planète, étaient, selon lui, autant de confirmations de ce qu'il avançait. Il est vrai qu'une sorte de théorie unificatrice, explicative de tous ces phénomènes, aurait été bienvenue. Je pensais ainsi à la quête de la théorie du Tout des physiciens modernes, qui ne rêvaient pas d'autre chose. Mais toute cette accumulation sur ces sujets me faisait plus l'impression d'être, au pire, un fatras d'inepties venant de bon nombre d'illuminés, au mieux un habillage harmonieux, voire esthétique, pour questionner l'être humain sur ces questions existentielles.

Georges Delorme s'était mis en tête de montrer la réalité tangible de cet univers parallèle, comme aurait dit un adepte de science-fiction, mais qui n'avait rien de parallèle, puisqu'il devait avoir une intersection avec notre univers propre, permettant le passage de l'un à l'autre. Le modèle abstrait était élégant, sans doute, mais restait une sorte d'idée d'artiste (utilisée d'ailleurs par bon nombre d'écrivains ou metteurs en scène de cinéma). Il n'avait a priori aucune visée opérante ayant prise sur la réalité. C'est pourtant ce que Georges essayait de faire. Il voulait trouver un point de passage et explorer ces mondes-là.

C'était une quête qui me paraissait absurde et impossible. C'est une chose d'être persuadé qu'il existe un autre monde, au-delà du monde réel perçu, c'en est une autre que d'y aller ! Ce fut pourtant sa quête incessante et folle pendant des mois.

Au début, cela frisait l'absurde, voire le ridicule. Les derniers mois que je le vis, il resta enfermé chez lui, mangeant et dormant très peu. Il passait le plus clair de son temps dans son « jardin d'Éden ». Il était entouré d'ouvrages anciens et même de vieux grimoires, sans doute dénichés chez des personnes aussi insensées que lui, couverts de signes, de formules, d'incantations. Il m'en récita parfois, d'une voix profonde et forte que je ne lui connaissais pas. Il m'effraya même, à tel point que je lui demandai si ce qu'il faisait n'était pas dangereux.

— Sans doute, me répondit-il, tout ceci est très dangereux, mais la récompense qui m'attend vaut bien le risque que je prends.

Tout en ne voulant pas le brusquer, je le mis en garde. Il ne m'écouta pas au début, puis, progressivement, il cessa ses longues méditations, rangea ses livres et finit par ne plus parler de ses recherches. Il avait certes abandonné, mais n'était plus le même. Il était beaucoup plus songeur qu'auparavant, ses yeux brillaient d'un éclat inconnu, comme s'il avait vu quelque chose. Je n'osais le questionner à ce sujet. À part cela, il avait la même attitude qu'auparavant, le même esprit vif, la même connaissance étendue, la même conversation prolixe.

Pourtant, il avait basculé et je ne mis pas longtemps à m'en rendre compte. Comme beaucoup de personnes prises par ce type d'obsession, il se mit à consommer des psychotropes et des drogues diverses. Au début, ce ne fut qu'à titre d'expérience, mais bien sûr, l'expérience se renouvela fréquemment et Georges en pâtit sérieusement. Il s'amaigrit et parut de plus en plus hébété. J'essayai de le mettre en garde, mais, outre l'addiction propre à ce genre de produit, il avait une justification irréfutable, si bien que tous mes efforts furent vains.

Nos rencontres s'espacèrent, mais je tenais à venir le voir régulièrement, ne serait-ce qu'au nom de notre longue amitié. Ses discours devenaient incohérents et il était visiblement en proie à des hallucinations fréquentes. Un jour, il me fit une déclaration curieuse.

— La nuit dernière, me confia-t-il, j'ai fait un rêve étrange.

Cela ne m'étonna pas outre mesure. Il m'avait déjà souvent parlé de sa théorie des songes et de leur interprétation ésotérique. Il m'avait aussi raconté nombre de ses rêves, dont il avait la capacité rare de se souvenir très précisément.

— J'avais pris quelque chose pour pouvoir m'échapper de ce monde réel et j'étais rentré dans un état, pour ainsi dire, de méditation profonde. Je ne sais pas combien de temps ça a duré, mais quand je suis sorti de cet état, je ressentais une sensation de douceur extrême. Il me semblait baigner dans un bonheur profond. Je n'avais jamais éprouvé ça auparavant. Mais ce fut extrêmement fugitif. Je n'y ai plus pensé et je suis allé me coucher. Le sommeil m'a pris rapidement et c'est alors que je fis un rêve extraordinaire. C'était celui d'une femme. Une femme d'un charme et d'une beauté incomparables. C'est difficile à expliquer, tu sais que je ne suis pas doué pour ce genre de description. Mais comment te dire ? Elle était pleine de vie, de promesses, de mystères. Non, plus que tout ça ! Mais je crois que je ne vais pas trouver les mots, sans paraître naïf ou faussement romantique. Nous avons échangé un sourire, elle m'a fait un signe de la main et quand je me suis approché, elle a disparu et je me suis réveillé. Écoute, Jean, je n'ai jamais ressenti une émotion aussi forte.

— Mais ce n'était qu'un rêve.

— Un rêve qui paraissait pourtant si réel. Je la vois encore, je ressens encore cette émotion inconnue.

Il me parla encore longtemps de cette apparition, avec une passion et un emportement qui m'inquiétèrent. Ce soir-là, je le quittai stupéfait. Même en étant célibataires tous les deux, nous n'avions jamais discuté des femmes, ce n'était pas un thème que nous voulions aborder, sans doute. C'était la première fois qu'il me parlait d'une femme (si on pouvait dire ça) et sa voix avait des résonances étranges qui m'intriguaient. Je revins le voir deux jours plus tard.

— Je l'ai revue, me dit-il avant toute chose. Je la connais mieux maintenant et aussi le monde où elle vit.

— Écoute, Georges, ça ne va pas, tu ne vas pas bien.

— Et pourquoi donc ?

— Tu as pris trop de drogues, tu t'es trop fatigué à chercher le contact avec un autre monde hypothétique. Je pense que ce contact s'est fait, dans ton inconscient. Ton esprit en est imprégné. Dans ton sommeil, où le contrôle sur l'esprit est suspendu, cela ressort sous forme d'apparitions, comme celle de cette femme, qui traduit en fait ta préoccupation.

J'attendis un instant, car mon ami ne disait rien. Je crus l'avoir convaincu. Mais soudain, renversant la tête en arrière, il partit d'un rire horrible. Son corps était comme secoué de spasmes nerveux. Il me dit, d'un ton étrange et persiflant :

— Des apparitions ! Comment peux-tu parler d'apparitions ? Tu ne sais même pas ce que j'ai vu, ce que j'ai compris. Ton explication est logique, mais ignore totalement le véritable aspect de la chose : celui d'un monde que tu ne connais pas.

— Pourtant, cette femme, tu ne l'as vue qu'en rêve.

— Ce que tu appelles rêve, oui, peut-être. Mais va au fond des choses. Es-tu réellement capable de distinguer ce qui est un rêve et ce qui est la réalité ? Qui te dit que ce n'est pas toi qui rêves en ce moment ?

— Écoute, cesse ces enfantillages. Ce sont des lieux communs, tout ça, tu le sais bien. Tu as une vie réelle ici qui...

— Qui ne signifie rien pour moi. Maintenant, j'ai compris. Ma vie, elle est là-bas avec elle. Je le sais, elle me l'a dit. Car nous nous parlons maintenant. Elle me raconte son monde et m'a dit que je pouvais le rejoindre.

— Mais qu'est-ce que c'est cet univers ? Un rêve dans lequel tu te plonges artificiellement en dormant !

— Pas du tout. Le sommeil, il est dans ma vie ici, alors que je me crois éveillé. C'est elle qui m'a fait comprendre, c'est elle que je dois rejoindre. Mon corps est un obstacle, il faut que je le quitte, définitivement.

— Arrête cette folie, Georges. Tu n'es plus toi-même, tu te détruis. Si tu quittes ton corps physique, tu ne rêveras plus, le monde dont tu parles se détruira aussi.

— Ce n'est pas vrai, ce que j'ai vu existe en dehors de moi, il me faut le rejoindre.

— Mais comment ?

— Trouver le sommeil dont on ne se réveille pas, le songe perpétuel, une sorte de mort nouvelle !

— Tu veux dire la mort tout court. Ne fais pas de bêtises, Georges !

Ses yeux brillèrent, sa voix s'exaltait de plus en plus. Il se levait, gesticulait et tournait autour de moi, tout en m'expliquant qu'il devait la rejoindre, qu'il ne pouvait plus vivre ainsi. Je jugeai que ses expériences et la fatigue avaient eu raison de lui. Je l'exhortai à aller consulter un médecin. Il se mit à rire de nouveau, d'un rire rauque, long et pénible. Une sensation d'écoeurement et de terreur s'installa en moi. Au fur et à mesure de son rire interminable, cela devint vite insupportable. Je sortis en claquant la porte. Au-dehors je me sentis mieux. Je rentrai en hâte chez moi, où je passai une nuit blanche.



Le lendemain matin, un peu inquiet, je retournai voir mon ami. Devant chez lui, il y avait un attroupement et je compris aussitôt qu'il était arrivé quelque chose. Je me frayai un passage vers l'appartement. Un policier s'interposa, mais la concierge, me reconnaissant, dit que j'étais un ami. Le policier m'expliqua alors que, très tôt le matin, celle-ci avait entendu un cri à glacer le sang, qu'elle avait ouvert la porte avec son passe et qu'elle avait trouvé Georges Delorme mort, étendu sur le divan. Le médecin, qui était arrivé rapidement, avait diagnostiqué une mort naturelle, mais qu'il n'arrivait pas expliquer.

Je demandai à voir le corps. Georges reposait sur le divan et semblait détendu, heureux. La mort avait effacé de son visage toutes les traces de sa fatigue et de sa nervosité.

Je m'approchai et soudain, j'entendis, très faiblement, mais très distinctement, la voix de mon ami qui disait « je l'ai retrouvée ! »

Le policier se tourna vers moi.

— Qu'avez-vous dit ?

— Mais je n'ai rien dit.

— J'ai pourtant bien cru que vous aviez murmuré quelque chose. Alors qu'est-ce que ça pourrait être ?

Je hochai la tête.

— Oh, vous ne pourriez pas comprendre.

Non ! Il ne pouvait pas comprendre.

